

Plongée dans l'anatomie du djihad

Le livre

Dijhad» ou «djihadisme». Difficile d'échapper à ces mots aujourd'hui : il y a trois ans, une vague d'attentats frappait la France, deux décennies après l'apparition du réseau Al-Qaïda, qui professait un «*djihad mondial*» contre les «*croisés*», l'Occident. Alors que le «*califat*» autoproclamé irako-syrien de l'organisation Etat islamique s'effondre, qu'en est-il de l'idéologie qu'il professe, articulée autour de ces termes ?

Au-delà des insurrections et contre-insurrections, combattre les mouvements djihadistes, dont la propagande tire l'essentiel de sa force dans l'interprétation qu'ils font de ces termes, c'est avant tout déconstruire certains clichés.

Déjà auteure de deux ouvrages sur la question djihadiste, Myriam Benraad, professeure en sciences politiques à l'université de Leiden, aux Pays-Bas, publie *Jihad : des origines religieuses à l'idéologie. Idées reçues sur une notion controversée*. Un livre qui, à travers l'exploration de vingt lieux communs, cherche à distinguer le religieux de l'idéologie : «*Le djihadisme est un néologisme moderne qui renvoie davantage à une idéologie qu'à l'essence même du terme dont il provient.*»

Au centre de la controverse, le «*djihad*» – «*de la racine arabe j-h-d qui dénote littéralement*

l'effort, l'épreuve, la lutte déterminée au service d'une noble cause». Un terme aujourd'hui assimilé à la «*guerre sainte*» et à des cohortes d'hommes et de femmes en noir. Or ce «*djihad*»-là serait avant tout le fruit d'un dévoiement du lexique religieux par les idéologues de la mouvance djihadiste eux-mêmes. L'auteure s'emploie donc à retracer dans la première partie de l'ouvrage l'histoire du «*djihad*». Un terme polysémique.

Des siècles durant, l'interprétation est floue, entre «*djihad majeur*» et «*djihad mineur*». Le premier, qui évoque la lutte intérieure de tout croyant musulman contre ses instincts et ses désirs, a inspiré les mouvements mystiques (soufisme) et quéétistes. Le second renvoie au combat livré par la première communauté musulmane face à ses ennemis.

«**CHOC DES CIVILISATIONS**»

La notion va se militariser, voire s'ultramilitariser, sous l'impulsion des djihadistes, qui vont en faire, au XX^e siècle, le fondement d'une idéologie contemporaine. Ironie de l'histoire, souligne Myriam Benraad, les idéologues du djihad vont s'employer à déconstruire le concept de sa valeur spirituelle en renouant à leur compte une vision orientaliste occidentale.

Et ils adhèrent, avec un enthousiasme à peine voilé, à la théorie du «*choc des civilisations*» du politologue américain Samuel Huntington, selon laquelle l'islam s'oppose-



JIHAD : DES ORIGINES RELIGIEUSES À L'IDÉOLOGIE

de Myriam Benraad
éd. Le Cavalier bleu,
210 pages, 20 euros

rait radicalement et en tout point au monde non musulman...

«*Il n'est pas rare (...) que les pires adversaires du djihadisme se laissent piéger par sa rhétorique : George W. Bush n'a-t-il pas répondu en 2001 à Ben Laden par une "croisade" ? Les mouvements djihadistes aiment à se présenter sous un jour délibérément "barbare", personnifiant les pires stéréotypes propres à l'orientalisme.*»

Ils y opposent un passé fantasmé, celui de l'expansion de l'islam, «*qu'ils assimilent à des conquêtes militaires alors que cette expansion fut bien plus dispersée dans le temps, pluriforme et multifactorielle*». Soit quatorze siècles d'histoire essentialisés, réduits à un affrontement millénaire entre islam et Occident.

Conséquence logique : dès lors que le djihad, dans son interprétation militarisée, structure les rapports entre musulmans et non-musulmans, tout musulman qui n'en reconnaît pas l'exigence tombe dans l'apostasie. Le «*califat*» autoproclamé en juin 2014, «*un projet politique moderne, bureaucratique et totalitaire en rupture avec les formes d'organisation musulmane traditionnelles*», s'est, sans surprise, vu rejeté par une majorité de musulmans.

Comment, dès lors, expliquer cette capacité d'attraction du djihadisme dans les sociétés occidentales ? En France, le débat est notamment incarné par deux islamologues : Olivier Roy et Gilles Kepel. Pour l'un, le djihad est plus un mouvement révolutionnaire succédant à

d'autres du même type, européen notamment, comme les Brigades rouges : on assisterait à une «*islamisation de la radicalité*». L'autre voit une «*radicalisation de l'islam*» dans l'émergence et le développement du salafisme : «*un prélude au djihad*».

Les deux thèses ne sont pas antithétiques, estime Myriam Benraad, au regard de la diversité et de la complexité des parcours militants : «*La mise en avant du nihilisme de la jeunesse comme explication de sa violence ne nie en aucun cas l'influence de l'idéologie salafiste djihadiste, et réciproquement. (...) En se penchant sur différents profils, on constate que ces deux dimensions interagissent.*» L'auteur invite aussi à travailler les autres hypothèses, peu ou pas encore assez étudiées : le rapport entre djihadisme et pauvreté, la sexualité...

Mais, si les conditions d'embrigadement apparaissent plus claires aujourd'hui, qu'en est-il de la déradicalisation ? Même imparfaite, elle donne des résultats : des dizaines de jeunes ont renoncé à se rendre au Levant et au djihadisme. Mais si certains djihadistes peuvent se «*désengager*», cela ne veut pas pour autant dire qu'ils renoncent à leurs convictions. «*La déradicalisation ne constitue pas l'inverse de la radicalisation*», prévient Myriam Benraad, car elle supposerait «*des alternatives inédites au système de pensée radical, [lesquelles sont] rarement disponibles.*» La guerre des imaginaires n'est pas encore gagnée. ■

MADJID ZERROUKY